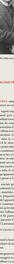
Franz Kafka

Dans la colonie pénitentiaire

Comparaît aujourd'hui devant le tribunal



Franz Kafka (Photo: Image par Kafka)

DANS LA COLONIE PÉNITENTIAIRE

« C'EST UN ÉTRANGE mécanisme que l'officier-chercheur qui a trouvé ce soir-ci.

Il s'intéresse à un nouveau système de torture. Je ne crois pas que ce soit, en principe, quelque chose de bien compliqué mais il semble que l'officier-chercheur, qui a amené avec lui quelques-uns de ses partisans, ait trouvé en ce mécanisme, jusqu'à ce jour inexploité, d'abord une admiration totale de la part de l'officier qui m'accompagne, ce qui ne surprend pas du tout, puisque, de par son caractère, cet officier est le partisan de toutes les nouvelles choses, non seulement pour les nécessités de son métier, mais, en tout cas, il semble bien que, pour lui, le fait de vivre dans la colonie pénitentiaire ait amené, de plus en plus, quelque chose de bien proche du fanatisme et, par conséquent, il a, en quelque sorte, adopté le mécanisme en question.

Je comprends, en outre, que l'officier, qui est de chute double de la condamnée, faisant les veces pendant l'absence du commandant, ait, en principe, beaucoup moins d'autorité que ce voyageur qui, d'après ce que m'ont dit les sentinelles, est arrivé le matin même et a déclaré que, pendant son séjour dans la colonie, il ne voulait pas assister à une exécution capitale. Il est tout à fait possible que, le matin même, le voyageur ait été le témoin de quelque exécution capitale et, comme il est tout à fait possible, d'ailleurs, que ce qui a pu le choquer, ce ne soit pas le fait que le condamné ait souffert, mais, tout simplement, que, à ses yeux, la mort ait été, pour le condamné, une délivrance, parce que, après un tel supplice, le condamné ne pouvait, en aucune façon, rien ajouter à ses ennemis, mais que, dans la colonie, le voyageur ait, tout de suite, pris la résolution de ne pas approuver, publiquement, le système pénitentiaire, cela, il ne peut, tout de même, pas le faire, sans, peut-être, exposer, publiquement, son propre jugement, ce qui, en tout cas, ne semble pas, du tout, le but de ce voyageur, puisque, d'après ce que m'ont dit les sentinelles, il ne cherche, d'ailleurs, ni à se cacher, ni à se montrer, mais, tout simplement, il ne veut, pas, se prononcer, en ce qui concerne ce système pénitentiaire, et, en ce qui concerne, en tout cas, ce qu'en pensent les partisans de l'officier-chercheur, il ne veut, pas, se prononcer, non plus

vous bien, pour le bien, dans ce lieu et à demeurer dans ce lieu, pour le bien.

Et ainsi qu'il est marqué dans le livre de Jonas :

« Les moines pour aimerait la nuitée ; et ceux-ci ne sont pas moins que ceux-là, mais ceux-ci ne [illegible] plus que ceux-là, et ceux-ci ne [illegible] plus que ceux-là. Et ceux-ci ne [illegible] plus que ceux-là. Et ceux-ci ne [illegible] plus que ceux-là.

la façon dont maintenant il la maniait et dont elle lui obéissait avait quasiment de quoi vous sidérer. Il n'avait fait qu'approcher sa main de la herse, et elle monta et descendit plusieurs fois jusqu'à atteindre la bonne position pour l'accueillir ; il ne saisit le lit que par son rebord, et déjà il se mettait à vibrer ; le tampon vint au- devant de la bouche de l'officier, on vit que celui-ci n'en voulait pas vraiment, mais son hésitation ne dura qu'un instant, il se soumit bien vite et prit le tampon sans sa bouche. Tout était paré, seules les sangles pendaient encore par côté, mais elles étaient manifestement inutiles, l'officier n'avait pas besoin d'être attaché. C'est alors que le condamné remarqua ces sangles lâches, à son avis l'exécution n'était pas parfaite si elles n'étaient pas bouclées, il adressa au soldat un signe pressant, et ils coururent tous deux ligoter l'officier. Celui-ci avait déjà tendu un pied pour donner une poussée à la manivelle qui mettrait en marche la traceuse ; il vit alors que les deux autres s'étaient approchés ; il ramena donc son pied et se laissa attacher. Seulement, maintenant, il ne pouvait plus atteindre la manivelle ; ni le soldat ni le condamné ne la trouveraient, et le voyageur était résolu à ne pas bouger. Ce fut pas nécessaire ; à peine les sangles étaient-elles en place que déjà la machine se mettait au travail ; le lit vibrait, les aiguilles dansaient sur la peau, la herse volait, tour à tour montant et descendant. Le voyageur regardait fixement depuis un moment déjà quand il se rappela qu'un rouage de la traceuse aurait dû grincer ; mais tout était silencieux, on n'entendait pas le moindre ronronnement.

Par ce travail silencieux, la machine se dérobait littéralement à l'attention. Le voyageur regarda du côté du soldat et du condamné. C'était le condamné qui était le plus vif, tout l'intéressait dans cette machine, tantôt il se baissait, tantôt il s'étirait, sans cesse il avait l'index tendu pour montrer quelque chose au soldat. Le voyageur en était gêné. Il était résolu à rester là jusqu'au bout, mais il n'aurait pu supporter longtemps la vue des deux autres.

— Rentrez chez vous, dit-il.

Peut-être que le soldat y aurait été disposé, mais le condamné ressentit cet ordre comme une véritable punition. Il supplia en se lamentant, les mains jointes, qu'on le laissât rester, et comme le voyageur secouait la tête et refusait de céder, il se jeta même à genoux. Le voyageur qui lui ses ordres n'avançaient à rien, et s'apprêtait à s'approcher des deux hommes pour les chasser. Il entendit alors un bruit, en haut, dans la traceuse. Il leva les yeux. Eût-ce que cette roue dentée faisait tout de même des siennes ? Mais il s'agissait d'autre chose. C'était le convercle de la traceuse qui se soulevait lentement, puis qui s'ouvrit tout grand. Les crans d'une roue dentée se montrèrent et se soulevèrent, bientôt apparut le rouage tout entier, c'était comme si quelque force puissante comprimait la traceuse de telle sorte qu'il n'y avait plus place pour ce rouage, lequel roula jusqu'au bord de la traceuse, tomba, fit un bref trajet sur le sable en se maintenant à peu près droit, puis tomba à plat. Mais déjà, là-haut, il en surgissait un autre, beaucoup suivaient, des grands, des petits et des minuscules, tous connaissaient le même sort, on croyait toujours que cette fois la traceuse était sûrement déjà vidée, alors apparaissait un nouveau groupe, particulièrement nombreux, qui surgissait, tombait, filait sur le sable et tombait à plat. Ce phénomène fit complètement oublier au condamné l'ordre du voyageur, ces roues dentées le ravissaient entièrement, il voulait sans cesse en attraper une, il incitait en même temps le soldat à l'aider, mais il retirait la main avec effroi, car il arrivait aussitôt une autre roue qui l'effrayait, du moins au premier instant de sa course.

Le voyageur, en revanche, était très inquiet ; la machine était manifestement en train de se désagréger ; sa marche tranquille était une illusion ; il eut le sentiment de devoir maintenant prendre en charge l'officier, qui ne pouvait plus veiller sur lui-même. Mais pendant que la chute des roues dentées avait retenu toute son attention, il avait négligé de surveiller le reste de la machine ; or, quand la dernière roue dentée eut quitté la traceuse et qu'il se pencha sur la herse, il eut alors une nouvelle surprise, encore plus fâcheuse. La herse n'écrivait pas, elle ne faisait que piquer, et le lit ne faisait pas rouler le corps, il le soulevait seulement en vibrant et en l'enfonçant dans les aiguilles. Le voyageur voulut intervenir, dopper tout éventuellement, car enfin ce n'était pas le supplice qu'avait recherché l'officier, c'était du meurtre immédiat. Il tendit les mains. Mais voici déjà que la herse se levait par côté, avec le corps embroché, comme d'habitude elle ne le faisait qu'au bout de douze heures. Le sang coulait en cent ruisseaux, non mêlé d'eau, les petits tuyaux à eau étaient cette fois tombés en panne aussi. Et puis, ultime panne : le corps ne se détachait pas des longues aiguilles, il perdait à flot tout son sang, mais restait suspendu au-dessus de la fosse sans tomber. La herse s'apprêtait déjà à reprendre son ancienne position, mais, comme si elle avait noté qu'elle n'était pas encore débarrassée de sa charge, elle demeura tout de même au-dessus de la fosse.

— Aidez-moi donc ! cria le voyageur en direction du soldat et du condamné, en empoignant lui-même les pieds de l'officier.

Il voulait faire pression sur les pieds, tandis qu'à l'autre bout les deux hommes saisiraient la tête de l'officier, de sorte qu'on le détacherait lentement des aiguilles. Mais voilà que ces deux-là ne pouvaient se résoudre à venir ; le condamné se détournait carrément ; il fallut que le voyageur aille jusqu'à eux et les pousse de force vers la tête de l'officier. Ce faisant, il vit presque malgré lui le visage du cadavre. Il était tel que dès vivant de l'officier ; on ne découvrait pas signe de la grâce promise ; ce que tous les autres avaient trouvé dans la machine, l'officier ne l'y trouvait pas ; les lèvres étaient étroitement serrées, les yeux étaient ouverts, avaient l'expression de la vie, le regard était calme et convaincu, le front était traversé par la pointe du grand aiguillon de fer.

Lorsque le voyageur, avec le soldat et le condamné derrière lui, parvint aux premières maisons de la colonie, le soldat montra l'une d'elles et dit :

— C'est là, la maison de thé.

Au rez-de-chaussée d'une maison se trouvait un local profond, bas, cavernous, dont parois et plafond étaient noirs de fumée. Côté rue, il était ouvert sur toute sa largeur. Bien que cette maison de thé se distinguât peu des autres maisons de la colonie, toutes très délabrées à l'exception des palais que semblaient être les bâtiments du commandement, elle faisait tout de même sur le voyageur l'impression d'un vestige historique, et il ressentit la puissance des temps anciens. Il s'en approcha et, suivi de ses compagnons, passa entre les tables vides disposées dans la rue devant la maison de thé, et huma l'air froid et renfermé qu'exhalait l'intérieur.

— Le vieux est enterré là, dit le soldat, le prêtre lui a refusé une place au cimetière. On a hésité quelque temps sur l'endroit où il fallait l'enterrer, finalement on l'a mis ici. Ça, l'officier ne vous en a sûrement pas parlé, car c'est naturellement de ça qu'il avait le plus honte. Il a même tenté plusieurs fois, de nuit, de déterrer le vieux, mais il s'est toujours fait chasser.

— Où est la tombe ? dit le voyageur, qui ne pouvait croire le soldat.

Aussitôt ils se précipitèrent tous deux en avant, le soldat comme le condamné, et tendirent les mains pour indiquer où devait se trouver la tombe. Ils emmenèrent le voyageur jusqu'au mur du fond, près duquel des clients étaient assis à quelques tables. C'étaient vraisemblablement des gens qui travaillaient sur le port, des hommes robustes aux barbes noires brillantes et taillées court. Tous étaient sans veste, leurs chemises étaient déchirées, c'étaient des pauvres et des humiliés. À l'approche du voyageur, certains se levèrent, se pressèrent contre le mur et le regardèrent venir.

— C'est un étranger, chuchotait-on alentour, il veut voir la tombe.

Ils écartèrent l'une des tables, sous laquelle se trouvait effectivement une pierre tombale. C'était une dalle sobre, suffisamment plate pour pouvoir être dissimulée sous une table. Elle portait une inscription en très petits caractères, le voyageur dut s'agenouiller pour la lire. Elle disait : « Ci-gît l'ancien commandant. Ses fidèles, qui n'ont plus le droit désormais de de porter de nom, lui ont creusé cette tombe et consacré cette dalle. Il existe une prophétie selon laquelle, après un certain nombre d'années, le commandant ressuscitera et, depuis cette maison, conduira ses fidèles à la reconquête de la colonie. Ayez foi et espoir ! »

Lorsque le voyageur eut achevé cette lecture et se redressa, il vit les hommes débout tout autour de lui qui souriaient, comme s'ils avaient lu l'inscription avec lui, l'avaient trouvée ridicule et l'invitaient à se rallier à leur opinion. Le voyageur fit semblant de ne pas s'en apercevoir, distribua quelques pièces de monnaie, attendit encore qu'on eût replacé la table au-dessus de la tombe, sortit de la maison de thé et se rendit au port.

Le soldat et le condamné avaient trouvé à la maison de thé des gens de connaissance qui les avaient retenus. Mais ils avaient dû s'en débarrasser bientôt, car le voyageur se trouvait seulement à mi-pente du long escalier descendant aux bateaux qu'ils étaient déjà à ses trousses. Ils voulaient vraisemblablement forcer le voyageur, au dernier moment, à les emmener. Tandis que celui-ci, en bas, négociait avec un marin son passage jusqu'au vapeur, ils dévalèrent tous deux l'escalier, en silence, car ils n'osaient pas crier. Mais quand ils arrivèrent en bas, le voyageur était déjà dans le bateau et le marin levait l'amarre. Ils auraient encore pu sauter dans le bateau, mais le voyageur ramassa un lourd cordage à nœuds qu'il brandit en les en menaçant, les empêchant ainsi de sauter.

Franz Kafka

Dans la colonie pénitentiaire / In der Strafkolonie,
est une nouvelle de Franz Kafka (1883-1924),
écrite en octobre 1914 et publiée
par l'éditeur Kurt Wolff,
en 1919.

ISBN : 978-2-89614-831-1
© Vertiges éditeur, 2026

Dépôt légal – BaNQ : deuxième trimestre 2026

– 2 831° lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org